

ANTHOLOGIE DE LA CRITIQUE

PHILIPPE JACOTTET

Louis-Paul Guigues cultive un art qu'on pouvait croire perdu, celui de l'étrange, des intrigues savamment agencées dans un monde envoûtant. Il respire dans l'invention d'un univers qui par sa splendeur, ses joyaux, ses énigmes, exprime un désir très authentique et très brûlant de merveille, de pureté.

ROGER NIMIER

Louis-Paul Guigues qui transforme son appartement en planète et les femmes en diamant, nous retient par la noblesse, la ferveur et un lyrisme qui vient de *Séraphita* plutôt que de *Paul et Virginie* : tout dans son cœur est givré et, si l'on peut risquer l'expression, d'une belle ardeur glaciale.

MICHEL BUTOR

Deux thèmes hantent ce livre [*Lisbeth*], et y acquièrent une signification très particulière : celui de la laideur, et celui de la mort. Toutes deux à la fois font horreur et fascinent. Et, à travers elles, l'auteur sait révéler, avec d'autant plus de vigueur que le chemin est plus détourné, la nature de la lumière et celle de la création. Si vous aimez la tombée de la nuit et l'éclairage des foires, vous vous enfoncerez dans ce jardin de ronces.

ADRIEN JANS

Le roman de L.-P. Guigues, *Lisbeth*, me semble avoir été écrit autour d'une seule phrase, et pour elle : quelques mots seulement, mais ils contiennent le

pouvoir de la poésie. C'est pourquoi ce simple récit mêlé de féerie, est plein de dépassemens et que L.-P. Guigues m'apparaît avec la valeur d'une heureuse découverte.

Tout le livre n'est qu'un dialogue tenant du rêve et du réel entre l'homme chargé de souvenirs, chercheur d'un amour impossible, et la fillette, personnage d'un monde merveilleux et triste. L'un et l'autre se font écho, l'un et l'autre cherchent « le langage de la lumière, une langue à jamais perdue ».

Ne devons-nous pas, lisant entre les lignes de ce roman poétique, reconnaître la nostalgie d'une inaccessible pureté, le désir, lourd de regrets informulés dans le sentiment du paradis perdu ? L'auteur, à travers ses créatures, se mouvant en quelque sorte hors d'elles-mêmes, cherche le véritable objet des plus fervents amours, qui, au delà des chairs décevantes, poursuivent d'inaccessibles images : « Quelle douce amertume dans cette mélancolie ! Mais cette mélancolie elle-même ne serait-elle point celle de savoir que nous n'avons rien connu et rien aimé qui fût hors du temps ? Le regret du passé ne serait-il pas la simple tristesse d'être parvenus à nous mieux connaître ? » Mais ce « mieux connaître » n'est rien d'autre que la destruction de nos illusions, dans le désir d'un grand paysage d'innocence, « un paysage plus vaste que tout l'espace entre ciel et néant, plus vaste qu'entre la vie et la mort ».

CLAUDE METTRA

Le Château bégayant et *Mes agonies* : deux livres radieux à l'usage de tous ceux qui s'émerveillent du monde. Récits ou poèmes, comme on voudra, brillants comme l'or du temps, au centre du quotidien fatigué. Cueillons donc, sans tarder cette route vers le pays perdu.

HENRI THOMAS

Je trouve *Lisbeth* admirable et surtout la progression vers une image qui serait la clé du souterrain, et qui survient comme un tournoiement dont le centre est inaccessible à la conscience.

PIERRE LEYRIS

Le regard de Louis-Paul Guigues transmue, transsubstantialise, dirais-je même, les êtres et les choses en leur rendant leur identité cosmique ; les surprenant, immobiles, « dans l'eau de leur solitude », il les rend à la Grande Danse universelle. Rien pour lui n'est inerte. Et tout ce qui est sur la Terre signifie déjà au Ciel. L'aisance avec laquelle il bondit de l'une à l'autre en s'élançant sur l'aile d'une image et en vous entraînant dans son vol est aussi confondante qu'irrésistible. En cela, notre poète est manifestement le descendant spirituel inné de Swedenborg et de Blake.

JEAN-BAPTISTE PARA

Louis-Paul Guigues, peut-être s'en avisera-t-on un jour, est l'auteur d'une œuvre romanesque parmi les plus cohérentes et les plus singulières de notre temps. Parmi les plus mystérieuses et le plus secrètes aussi. La lumière qui en émane n'est point celle du roman, au sens que l'on attribue d'ordinaire à ce mot, mais plutôt celle du conte, du mythe et des écrits mystiques. On y reconnaît d'autre part un goût prononcé du faste, du décorum. Une passion aiguë pour le rite, la cérémonie. Il convient d'ajouter encore un souci extrême de la précision, de la pureté des lignes, une dureté transparente et minérale, une certaine tournure de l'esprit qui métamorphose la beauté puissante d'un imaginaire et d'une langue en un véritable art du blason.

JEAN-BAPTISTE PARA

Louis-Paul Guigues est l'un des grands méconnus de notre littérature. S'il fallait le classer dans une bibliothèque répondant à l'ordre subtil des affinités plutôt qu'à celui de l'alphabet, sans doute trouverait-il place non loin de Pierre Jean Jouvet et André Pieyre de Mandiargues. Son premier livre, *Labyrinthes*, fut publié en 1947 par Jean Paulhan. Deux autres titres virent encore le jour chez

Gallimard, *Lisbeth* (1953) et *La Dernière Chambre* (1958), puis ce fut un long silence. Philippe Jaccottet, Michel Butor, Henri Thomas, Roger Nimier et quelques autres avaient juste eu le temps de signaler l'entrée en scène d'un orfèvre aux qualités exceptionnelles. [...]

Chez Louis-Paul Guigues, la perspective ne s'élabore qu'à l'échelle du mythe et du cosmos, et la vie intense de la psyché consume et outrepasse l'indigente étroitesse de tout propos psychologique : « Quand on dit que l'homme a la nostalgie du sein maternel, on oublie que l'homme a la nostalgie de l'Univers. Ainsi, pour s'endormir, s'enroule-t-il comme les nébuleuses : le fœtus n'est que la forme visible d'un primordial mouvement spiral. »

Parmi tant de thèmes qui s'entrelacent dans l'œuvre de Louis-Paul Guigues, celui de l'endormissement mérite d'être relevé : dans une page des *Chemins des Apocalypses*, à l'orée du sommeil, le langage rejoint la pure lallation de l'enfance, comme si la lumière retournait à son principe, et le langage à sa source, ou plutôt à cet état antérieur au langage, où la bénédiction se dispensait de mots. Ainsi l'écrivain peut-il nous faire entendre la mer du langage qui se retire, et nous laisser éprouver le silence enfin rejoint — non pas le silence de « la solitude où l'âme se débat », mais celui de « l'infini auquel elle aspire ». [...]

Je me rappelle un souvenir d'enfance que Louis-Paul Guigues un jour me rapporta. La scène était dans un salon ancien et fastueux, à Gênes, entre des tapis épais et des lustres de cristal. Au centre de cette pièce plongée dans la pénombre de volets éternellement clos, une table trônait, couverte d'un disque de marbre. Sur son pied, un triton sculpté approchait de ses lèvres une conque. Dans ce salon où il lui était défendu d'entrer, l'enfant parvint à s'introduire en cachette. Il en huma l'odeur comme un encens, puis, se faufilant sous la table, un songe liturgique l'incita à cette communion : il prit entre ses dents un morceau du triton musicien et le consuma. « J'avais rongé un peu du passé et ce triton au goût exécrable m'introduisait à toute poésie, à toute métaphysique. »

Je me souviens aussi de la petite galaxie de fées bleues qui nous accueillait dans l'appartement de Louis-Paul Guigues, aux abords de la gare Montparnasse. C'était une danse immobile de statuettes à la grâce altière, un jardin d'énigmes translucides que l'écrivain avait enfantées en modelant sous une flamme ces bouteilles en plastique qui servent au commerce des eaux minérales. Ces personnages étaient peut-être les sœurs ou les ombres des femmes qui peuplent les

contes, les allégories et les pantomimes métaphysiques de Louis-Paul Guigues.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Un vrai bonheur, malgré la teinte nostalgique du titre et la gravité du propos. Louis-Paul Guigues laisse entendre que si nos corps conservent l'espoir de leur future transfiguration, rien n'interdit de souhaiter la même gloire aux chimères, aux amours et aux rêveries qui peuplent les livres. Louis-Paul Guigues introduit le lecteur dans un univers plein de finesse, de saveur et de subtile philosophie dont sept livres parus depuis 1947 ont construit la merveilleuse architecture. *Exeunt — les personnages quittent la scène*, mais ils nous permettent, ce faisant, d'y entrer pour découvrir ce monde intact, vif au premier jour, né sous la plume d'un enthousiaste et très savant rêveur.

PATRICK AMSTUTZ

Les personnages de Louis-Paul Guigues, comme ce qui les entoure où les accompagne, déchiffrent des signes, car le visible est aussi le miroir de l'invisible à qui en sait butiner la ruche, pour le dire avec Rilke. Ils arpencent un univers où le « mystère » n'est pas un vain mot. C'est qu'il s'agit pour Louis-Paul Guigues d'approcher de l'énigme fondamentale et sacrée de la vie, et, en s'approchant, de sentir cette inconnue jusqu'en sa disparition, ou, plutôt, jusqu'en ses métamorphoses.

Il y a parfois, au sein de cette superbe prose, dans une sorte de sophistication de la simplicité, une alliance très réussie de la parole du mythe et d'une écriture volontairement dépourvue de tout apprêt. C'est un peu comme si la simplicité devait avoir sa place pour qu'une profondeur métaphysique puisse apparaître.

Peu d'écrivains ont su comme Louis-Paul Guigues lier si intimement instinct et spiritualité et nouer ainsi toute vie à la puissance de son destin mystérieux. Guigues exprime tous ces vertiges qui sont ceux d'un ordre qui n'est pas le nôtre.

HENRI RAYNAL (« LETTRE À LOUIS-PAUL GUIGUES »)

Jamais vous n'êtes allé si loin, Louis-Paul Guigues, que dans les trois récits que vous avez réunis sous le titre *Les Chemins des Apocalypses*. Avec quelle tranquillité — ou quelle fougue — vous bousculez les dernières traces de timidité ! Avec quelle décision vous donnez libre cours à votre imagination ! Elle se déploie. L'immensité s'ouvre à son essor puissant, se donne à cet œil souverain qui la parcourt et y surplombe le géant affrontement des contraires — vie et mort, céleste et terrestre ! Vous nous apportez la preuve, saisissante, que l'imagination n'est pas la fabrication des chimères mais un sens, le sens royal, le seul qui soit à la mesure d'un réel non mutilé [...]

Il faut à son tour beaucoup d'intrépidité ou d'ingénuité au commentateur pour oser parler de vos pages brûlantes dues au penseur, au visionnaire, au poète, au metteur en scène que vous êtes tout à la fois, puisque chez vous s'allient très étroitement la profondeur de la réflexion philosophique, de la méditation spirituelle et la magie du conte. Du conteur vous avez le pas, l'aisance, l'allure. Vous ne vous attardez pas. Vos changements de décor sont brusques, prompts, instantanés, se font à vue. Dans votre œuvre, entre le développement spéculatif, la démonstration et l'action de vos personnages, pas de séparation mais une osmose. Les idées s'exposent. Elles se manifestent très concrètement par des spectacles. Le dialogue sur les possibles entre le Maître du Jeu et Boris est le meilleur exemple, peut-être, de votre pédagogie fantastique qui devient à cette occasion, tant est impitoyable, impérieuse, l'insistance, proprement une maïeutique hallucinante. On ne peut vous comparer à nul autre sinon pour dire que vous vous tenez à l'altitude où s'élèvent un Borges ou le Hermann Hesse du *Jeu des Perles de verre* et que vous entretissez le prosaïque et l'imaginaire (conviendrait mieux ici, par référence à Corbin, l'*imaginal*) avec le naturel parfait d'un Garcia Marquez, que vous circulez entre la dérision, le sordide et le flamboyant avec l'énergie allègre et téméraire d'un Valle-Inclán. [...] Vous êtes vertigineux.